

Angela Mallaroni souhaite atteindre bientôt quatre tonnes de miel produit annuellement, pour vraiment vivre de son métier d'apicultrice. Mais elle doit faire face, comme ses confrères, à une forte mortalité de son cheptel, 30 % de mortalité en moyenne...



Pays Basque « En apiculture, la logique est la même qu'en élevage de vache ou de brebis »

Angela Mallaroni est apicultrice. Elle possède 200 ruches, sur huit sites au Pays Basque et dans les Landes.

Comment es-tu venue aux abeilles ?

J'ai vraiment découvert les abeilles en Argentine où j'ai vécu six ans. J'ai appris le métier là-bas. J'y ai eu 150 ruches, avec une autre activité à côté. Je suis revenue ici en 2001. En 2008, suite à des randonnées dans les Pyrénées, alors que ça sentait le miel partout, j'ai eu envie de recommencer. Je travaillais alors à Bio d'Aquitaine, le réseau pour le développement de l'agriculture bio dans la région, et là j'étais aussi en lien avec le monde apicole. J'ai acheté 50 ruches à un collègue espagnol.

Le début a été un peu chaotique...

Oui, d'abord je n'avais pas d'endroit où mettre les ruches et je ne connaissais pas bien le paysage local. Par des connaissances, j'ai été accueilli à Salies-de-Béarn avec mes ruches et la possibilité de stocker le matériel. Mais pendant trois ans, la situation a été assez catastrophique. Je savais m'occuper des abeilles en Argen-

tine ; ici, ce n'était pas les mêmes abeilles, les mêmes cycles végétatifs, le même environnement... Je me suis lancé un objectif de production en 2011 : arriver à 500 kg de miel. C'est très faible, mais c'était pour me décider à m'installer. J'ai atteint l'objectif, c'était important pour moi de réussir, psychologiquement mais aussi car cela supposait ensuite des investissements, etc.

Aujourd'hui, ça roule ?

En m'installant, j'ai doublé mon cheptel, soit 200 ruches, équivalent à une demi-SMI. La saison 2012 a été moyenne, 2013 catastrophique. Dans toute l'agriculture en général, mais en apiculture en particulier. Les apiculteurs anciens disent que cela faisait 35 ans qu'il n'y avait pas eu de telle saison. Il y avait les conditions météo très mauvaises, une sécheresse « cinquantennale » dans les Landes où j'ai des ruches, mais aussi un incendie criminel sur un autre rucher et des milliers de frelons asiatiques

autour de mon site d'Ustaritz, où j'ai perdu 30 de mes 35 ruches.

Pour la saison 2013, j'ai réussi à récupérer mon cheptel en nombre, mais j'ai eu à peine un mois de production en juillet quand la pluie a cessé. En août, il faisait à nouveau trop sec. Dans les Landes, j'ai eu un très bon automne et les abeilles ont bien profité. Ce printemps, les abeilles ont fait une bonne sortie d'hivernage, avec une faible mortalité mais la floraison n'a pas été terrible. Les conditions étaient bonnes en mars, mais il a plu quand l'acacia a fleuri...

Comment s'organise ton activité ?

J'ai huit ruchers, soit huit lieux où j'entrepasse des ruches et des ruchettes, c'est-à-dire des nouvelles colonies que je crée à partir des ruches. Il faut tabler sur 30 % de mortalité moyenne, donc autant de renouvellement minimum, et même davantage quand on veut améliorer la génétique du cheptel, comme en élevage classique.

Je réalise 110 ruchettes par an, soit 50 à 60 % de mon cheptel.

Parfois je déplace les ruches, c'est la transhumance. Certaines ne bougent pas, comme celles que j'ai à Ossès, car la succession florale y est importante (saule, acacia, châtaignier, bruyère cendrée puis canule). Mais l'an passé, toute la montagne a brûlé suite à un écobuage clandestin⁽¹⁾. La bruyère et la canule ont complètement cramé, il n'y aura pas de fleurs cette année et j'ai dû chercher un autre endroit pour la fin de la saison.

Les écobuages, ça t'énerve ?

Qu'ils se fassent de façon incontrôlée, oui. Officiellement, on ne sait pas qui a mis le feu. Les écobuages d'accord, mais il y a un travail de sensibilisation à mener sur les problèmes d'érosion, de végétation. Il y a là une ressource dont on n'a aucune conscience. Là, pendant quatre ans, il n'y aura rien. Les endroits brûlés qui ne produisent pas de l'herbe, on s'en fout. Or, ils sont aussi très importants.

L'apiculture est un métier d'élevage très similaire à l'élevage de brebis ou de vaches, mais on le connaît peu en général...

La logique est la même qu'en élevage de vache ou de brebis. Moi, je fais des reines au lieu de faire de l'insémination. Mais en terme de logique et de système, c'est pareil. On doit assurer le renouvellement, un niveau de production, l'amélioration génétique, l'alimentation des abeilles quand les conditions sont mauvaises (du sucre en sirop), surveiller que la population est suffisante pour passer l'hiver (s'il y a eu trop de mortalité et que le nombre est insuffisant dans la ruche, les abeilles s'épuisent, se refroidissent et meurent). Ce sont des animaux qui vivent moins longtemps, donc la réactivité est différente, mais le fonctionnement est le même qu'en élevage « classique ». On peut même y être dans un système intégré, où on achète des abeilles sélectionnées (des mères issues de certaines lignées se monnaient jusqu'à 2000 euros pièce). Ce sont des abeilles « formule 1 », inadaptées ici. On peut quand même acheter des reines (environ 200 euros) pour essayer ou pour avoir de nouvelles caractéristiques dans le cheptel.

Que produis-tu et où vends-tu ?

Je ne fais que du miel de cru, à partir de fleurs sauvages, et séparées par variétés (acacia, châtaignier, bruyère, canule). C'est plus intéressant au niveau du goût, même

État d'urgence pour les apiculteurs !

Des pertes de production de 50 à 80 % dans de nombreuses régions, une mortalité des ruches qui s'accroît... Dans un communiqué du 28 août, la Confédération paysanne interpellait les pouvoirs publics : « La saison apicole 2014 vient confirmer le désastre annoncé depuis des années. Tout le monde s'accorde d'ailleurs sur ce point... et rien ne bouge. Il n'y a que l'industrie de l'agrochimie pour considérer, comme vient de le faire Bayer, que la santé des abeilles est aujourd'hui satisfaisante. Il est temps de prendre la mesure de la situation : l'apiculture est indispensable à la production d'alimentation, à la pollinisation des cultures, à la biodiversité. C'est un métier incontournable et ceux qui s'y consacrent doivent pouvoir en vivre.

Les solutions présentées (épandage nocturnes de pesticides, ou encore les rares mesures compensatoires en cas d'intoxications massives reconnues) sont tristement dérisoires. Il ne s'agit pas d'adapter l'apiculture à un environnement dégradé par l'usage de produits chimiques. Aux effets délétères des pesticides s'ajoute le dérèglement climatique auquel l'apiculture est particulièrement sensible. Il faut d'urgence interdire les produits et pratiques qui tuent les abeilles, et faire en sorte que l'apiculture reste paysanne.

L'heure n'est plus aux mesurettes. Les pouvoirs publics doivent enfin assumer leur ambition de redresser l'apiculture française avec des décisions à la hauteur des enjeux, ce qui n'est pas le cas de l'actuel Plan de développement de l'apiculture⁽¹⁾. »

(1) agriculture.gouv.fr/Plan-de-developpement-durable-de-l-apiculture

si cela demande plus de travail. Je récolte aussi du pollen que je vends en frais. C'est un produit plein de vitamines, d'antioxydants et de ferments lactiques, très bon pour réguler la flore intestinale. Le pollen contient une quinzaine de ferments alors que les probiotiques que l'on trouve en pharmacie en contiennent trois. Je fabrique aussi du pain d'épice. Je voudrais atteindre quatre tonnes de miel produit, ce qui me permettrait de vivre de cette production. Je vends en magasin et en amaps.

Quels problèmes rencontres-tu avec les pesticides ?

Sur le maïs, beaucoup de Cruiser a été utilisé⁽²⁾. Même si les effets directs sont compliqués à voir, on constate un effondrement des populations à la reprise de l'hiver quand les abeilles ont été en lien avec le pollen de ce maïs. Moi, je fuis le pollen de maïs ou j'essaie de savoir si les champs alentours ont été traités. Il y a deux ans, j'ai subi une grosse mortalité sur deux ruchers près de parcelles de piment d'Espelette, en pleine saison de floraison du piment et du châtaignier. Il y avait un tapis de butineuses mortes devant la ruche, c'était une intoxication suite au désherbage des allées au Roundup, les abeilles s'abreuvant dans les allées, dans la rosée. Du coup, je ne vais plus dans ces endroits. Je dois toujours prospecter pour en trouver de nouveaux.

Y a-t-il d'après toi un manque de conscience sur les effets des pesticides, y compris pour la santé de celui qui les manie ?

Quand ce problème m'est arrivé, je suis allé voir le paysan chez qui j'étais et je lui ai demandé s'il avait utilisé un produit car j'avais découvert mon tapis d'abeilles

mortes. Il ne voyait vraiment pas d'où cela pouvait venir. Certes, il « avait fait les allées », mais c'est tout. « Faire les allées », dans sa tête, ça ne touchait pas les abeilles... Quand je vois des gens qui passent le Roundup en short et en sandales, on voit qu'ils n'ont pas conscience que c'est un poison. Il faut continuer de marteler. Il ne faut pas stigmatiser les paysans, mais pour moi c'est plus simple d'aller directement chez des paysans sensibilisés, en bio par exemple, sinon c'est dangereux pour mon élevage.

Tu es toujours en recherche de nouveaux endroits pour tes ruches ?

Oui. La part la plus importante de notre travail, c'est la prospection. Je cherche des endroits accessibles en camion car notre activité consiste en de la manutention constante de ruches, il faut aussi un environnement floral intéressant. Les ruches coexistent bien avec d'autres animaux. J'en ai avec des brebis ou des chevaux à proximité, et je n'ai pas de problèmes. Je cherche aussi un hectare pour installer mon activité. Je suis aujourd'hui dans une situation provisoire, avec un bout de hangar et des Algécos. Cet endroit me servirait au stockage, à la miellerie... ■

Propos recueillis par **Maritxu Lopepe,**

Laborari, hebdomadaire de ELB, syndicat basque membre de la Confédération paysanne

(1) L'écobuage est une pratique de débroussaillage par le feu. Très ancienne, elle a évolué dans le temps, et consiste aujourd'hui à brûler directement les végétaux sur pied. Elle permet d'éliminer les broussailles et les résidus végétaux secs qui occupent l'espace et ralentissent le démarrage des plantes herbacées au printemps, génère des cendres qui ont un effet fertilisant et s'avère très économique pour l'entretien des espaces pastoraux en terrain accidenté.

(2) Le Cruiser 350 était encore employé pour les semis 2013 sur les 4/5e des surfaces faisant l'objet d'une protection au semis (56 % des surfaces de maïs).